AU PAYS DE RABELAIS

par Louis Loviot

une expédition savante
au pays de Rabelais en 1907

La Société des Études rabelaisiennes a pu réaliser, les 8 et 9 mai derniers, l'excursion « Au pays de Rabelais et aux champs de bataille de la Guerre picrocholine » que de fâcheuses coïncidences avaient empêchée l'année dernière.

L'annonce de ce pèlerinage avait ému le cœur des fervents rabelaisiens et, le mercredi 8 mai, dix-huit voyageurs se réunissaient à la gare du quai d'Orsay pour tenter l'aventure. C'étaient :

MM. Abel Lefranc, professeur au Collège de France, président de la Société des Etudes rabelaisiennes;

Mme A. Lefranc;

Victor de Swarte, critique d'art, rédacteur au *Matin*, vice-président;

H. Clouzot, trésorier;

L. Loviot, de la bibliothèque de l'Arsenal, secrétaire-adjoint;

F. Bournon, rédacteur aux Débats;

T)' P. Bruzon;

M. du Bos;

Dugas, auditeur au Conseil d'État;

Albert Fabre, conseiller à la Cour d'appel de Paris;

Mme Fabre;

W. H. Fox, de Londres[1];

Godet, élève de l'École des chartes;

L. Karl, professeur;

M. Lazard;

MM. Morclowski, de Cracovic;

Dr Prof. Polack, de Hambourg; Mme Polack.

Les quatre heures de trajet jusqu'à Tours passèrent vite, occupées par de gais propos ou de savants colloques. A l'arrivée, les membres de la Société furent reçus sur le quai de la gare par M. Horace Hennion, l'aimable secrétaire général de la Société littéraire et artistique de la Touraine. Ainsi que M, le Dr Le Double, M. Hennion, avec une bonne grâce parfaite, avait bien voulu se charger de composer le programme de la journée.

Après un gai déjeuner à l'hôtel du Faisan, déjeuner auquel assistaient M. de Grandmaison, le très distingué président de la Société archéologique de Touraine, ancien archiviste d'Indre-et-Loire, et M. Hennion, les excursionnistes, sous la conduite de ces excellents guides, descendirent la rue Nationale et commencèrent le tour de ville par la visite du Musée.

[1] C'est à l'habile crayon de M. W. H. Fox que nous sommes redevables des croquis qui illustrent ce texte. M. Jules Richard a bien voulu nous adresser le dessin représentant la chambre de Rabelais à la Devinière. Nous prions ces Messieurs de bien vouloir trouver ici l'expression de notre vive gratitude.

Nous admirons de remarquables chefs-d'œuvre que commente l'érudition de M. de Grandmaison : voici les deux Mantegna regrettés par le Louvre, les Boucher, l'esquisse léguée par A. de Montaiglon, les toiles attribuées à Rembrandt, à Rubens, le portrait de Theurel par Vestier, la remarquable réplique de la Diane de Houdon... Dans la salle des séances de la Société archéologique se trouve un portrait de Rabelais datant du XVII^e^ siècle et interprétant librement la tradition.

Nous quittons le Musée pour nous diriger vers la cathédrale Saint-Gatien. Une pluie rude et fournie s'est abattue sur la ville, mais ne peut vaincre notre zèle, malgré sa persistance. L'église Saint-Julien nous retient quelques minutes, puis, chemin faisant, nous regardons de côté et d'autre pour ne pas négliger les vieilles maisons signalées par nos guides.

La cathédrale nous séduit longuement par ses admirables vitraux du XIII^e^ siècle, si riches de coloris, et par le célèbre tombeau des enfants de Charles VIII sculpté dans l'atelier de Michel Colombe. Sortant par l'un des bas côtés, nous pénétrons dans le cloître abandonné de la Psalette, puis nous faisons le tour de l'abside, et ce décor paisible nous fait songer à Balzac, à son *Curé de Tours*.

Poursuivant notre route, nous suivons l'ancienne rue de l'Archevêché, sans cesse arrêtés par une relique de pierre, demeure, pignon ou enseigne. Auprès de la nouvelle église Saint-Martin, œuvre de M. Laloux, nous sommes heureux d'entendre conter par M. de

Grandmaison l'histoire de l'ancienne basilique, détruite par la sinistre Bande-Noire. Les deux tours de l'Horloge et de Charlemagne témoignent d'une ancienne magnificence. La destinée de la basilique Saint-Martin est celle même du Vieux Tours, et bien des Tourangeaux ont espéré longtemps qu'un jour s'élèverait de nouveau cette rivale de leur cathédrale, ainsi que l'indique si curieusement notre confrère René Boylesve dans son roman *Mademoiselle Cloque*.

L'ancien cloître, actuellement occupé par les religieuses de Picpus, réclame une visite, puis, pressés par l'heure, nous suivons hâtivement le lacis des rues, examinant encore la fontaine de Beaune (place du Grand-Marché), la maison dite de Tristan l'Ermite., l'hôtel Gouin, les restes du logis de Mrs de Lavallière, etc.

A cinq heures et demie, sur l'invitation de la Société littéraire et artistique, un vin d'honneur réunissait à l'hôtel des Sociétés savantes les membres des *Etudes rabelaisiennes* et un certain nombre de personnalités locales. Le président, M. Paul Boncour, salua en ces termes les excursionnistes :

« Messieurs,

« C'est un grand honneur pour la Société littéraire et artistique de la Touraine de pouvoir vous souhaiter la bienvenue au début de votre excursion au pays de Rabelais, et nous vous sommes tous très reconnaissants de votre empressement à accepter notre modeste invitation, malgré le peu de temps de votre séjour à Tours.

« Je tiens à adresser en outre nos sincères remerciements à M. le Dr Le Double qui a eu l'amabilité de nous mettre en rapports avec vous.

« M. le Dr Le Double, membre correspondant de l'Institut et auteur du savant et très littéraire ouvrage Rabelais anatomiste et physiologiste, est naturellement l'un des vôtres, et nous sommes fiers de le compter également parmi nos sociétaires.

« Il y a, Messieurs, entre nos deux sociétés plus d'un point de contact. Par des moyens différents, elles poursuivent un but identique et elles ont en outre un idéal commun qui est le culte du Beau.

« Ici, nous nous proposons d'encourager les efforts de ceux qui s'occupent en Touraine d'art et de littérature, de faire connaître leurs meilleures productions, de remettre en lumière et de populariser les œuvres de nos vieux auteurs tourangeaux, des Rabelais, des Ronsard, des Racan, des Balzac, des Courier et des Vigny, pour ne citer que les principaux.

« Votre Société, Messieurs, a choisi, pour objet spécial de ses études et de ses recherches, Rabelais, l'un des plus illustres enfants dont s'honore la Touraine; à ce titre, vous avez droit à notre entière gratitude, puisque, tout en glorifiant l'auteur de Gargantua, vous contribuez au lustre de notre petite patrie.

« Mais nous ne sommes pas de ceux qui se bornent exclusivement à une admiration de clocher, et

notre Société n'a jamais entendu se désintéresser des œuvres étrangères à cette province.

« Dans les programmes des soirées artistiques que nous offrons à nos membres, nous donnons une large place aux chefsd'œuvre de la littérature et de la musique.

« Notre régionalisme ne nous empêche pas non plus, Messieurs, de tourner les yeux vers ce foyer intellectuel si intense qu'est Paris; et nul d'entre nous n'ignore la part qui vous revient dans le mouvement littéraire, artistique et scientifique de notre patrie. Nous connaissons vos travaux et nous applaudissons à vos succès, dont l'écho est venu jusqu'à nous.

« Aussi c'est avec la certitude d'être l'interprète de la Société littéraire et artistique, ainsi que des représentants de la presse et des Sociétés savantes de la Touraine qui ont bien voulu se joindre à nous, que je lève mon verre en l'honneur de la Société des Études rabelaisiennes et de son éminent président, M. Abel Lefranc. »

Après un nouveau toast aux dames et aux étrangers venant apporter à la gloire de Rabelais l'hommage de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la Hongrie et de la Pologne, M. Lefranc remercia chaleureusement les savants tourangeaux de l'accueil cordial qu'il nous avaient réservé, puis M. le Dr Le Double prit à son tour la parole :

« Messieurs, — dit-il, — vous allez, grâce à la générosité de Mme la marquise Arconati Visconti, née Peyrat, élever, par l'union féconde de

l'intelligence, du savoir et du travail, un monument triomphal à Rabelais. Nous n'avons pu lui édifier qu'une humble cabane. Volontaires dans l'armée des chercheurs, nous avons rempli notre tâche sans ambitionner le succès, mais avec l'espoir d'être utiles. Vous nous avez dit à diverses reprises, cet après-midi, que nous l'avions été; nous nous estimons heureux, et c'est de tout cœur que je salue respectueusement, au nom de l'ancienne Société des Amis et des Admirateurs de Rabelais, dont je suis un des rares survivants, la jeune Société des Études rabelaisiennes.

"Vivat, crescat et floreat ad multos annos feliciter, comme on disait jadis en Sorbonne.

« Je lève mon verre en votre honneur et bois à votre santé, — car « sans santé n'est la vie », — ainsi que l'a écrit le Maître, — ni "n'est la vie vivable", — et à celle de votre président, M. Abel Lefranc, professeur au Collège de France, directeur adjoint à l'Ecole pratique des Hautes-Études. »

Et, avec une verve éloquente dont nos lecteurs pourront juger tout à l'heure, M. le Dr Le Double prononça un discours plein d'idées nouvelles sur le rôle de Rabelais, initiateur et précurseur de la méthode expérimentale, .

Le Vouvray emplit les coupes et ainsi se termina au mieux cette cordiale et littéraire réunion. Nous prîmes congé de nos aimables hôtes; quelques-uns nous accompagnèrent jusqu'à la gare, et le train nous emporta vers Chinon, enchantés des quelques heures passées à Tours.

Cette visite à la capitale de la Touraine n'était proprement qu'un prélude à la journée du lendemain, plus spécialement rabelaisienne.

En descendant de wagon, par une belle nuit étoilée, en suivant le chemin qui mène à l'hôtel où nous devons souper et passer la nuit, nous ne pouvons nous défendre d'une certaine émotion à la pensée de fouler le sol même de ce petit terroir où l'auteur de Pantagruel naquit, étudia et dont le souvenir attendri se révèle si fréquemment dans son œuvre.

L'hôtel de l'Union n'est pas grand, nous l'occupons en entier. Ce *vin pineau* ce vin si léger, si spirituel qui mûrit sur les coteaux de la Vienne, arrose un dîner où nous voyons paraître de grasses poulardes du Loudunois accompagnées de salade assaisonnée à l'huile de noix ; nous montons dans les chambres, nous préparant ainsi de la meilleure façon aux entreprises de la journée prochaine.

Au matin, tous, alertes, de bonne humeur, sont exacts au rendez-vous de sept heures. Nous cheminons lentement le long de la Vienne, tout au charme de ce fleuve aux eaux brillantes, glissant contre les rives ombragées.

Notre pèlerinage débute par un salut à la statue de Rabelais, œuvre du sculpteur Hébert, puis nous nous dirigeons vers la maison traditionnelle, située au coin de la rue Rabelais et de la rue de la Lamproie. Bien que les détails delà construction dénotent une époque plus récente, cette maison, — affirmaient autrefois les habitants, — est celle de Rabelais; cette

légende se rattache à celle qui faisait d'Antoine Rabelais un hôtelier à renseigne de la Lamproie.

A quelques pas plus loin, dans la rue de la Lamproie, une plaque de marbre affirme depuis peu :

ICI S'ÉLEVAIT
AU XVIe SIÈCLE
LA MAISON DE
RABELAIS

Le propriétaire nous autorise à entrer dans la cour. L'ensemble de la construction est du XVII[e] siècle. Cependant, les murs de soutènement semblent porter la marque de la Renaissance; les figures données par Le Duchat dans son édition s'accordent assez bien avec l'ancien plan; de plus, de récentes recherches tendraient à prouver que c'est bien là l'emplacement occupé au XVI[e] siècle par l'hôtel de famille.

Négligeant la fameuse cave peinte près de laquelle « Innocent le pâtissier » ouvrait l'auvent de sa boutique, — elle ne renferme aucun vestige particulier, — nous gravissons la rampe conduisant au château de Charles VII.

Longuement nous nous attardons dans une promenade extrêmement pittoresque à travers les ruines émergeant des lilas fleuris. Tous, enthousiastes, gravissent la tour de Boissy, dominant à pic la vallée qui s'étend avec ampleur jusqu'à Saumur, dont les maisons blanches et le château forment une tache claire à l'extrême horizon. C'est une matinée de printemps fraîche et limpide; à nos pieds, les cloches matinales

chantent en cadence. A gauche, nous voyons la Vienne paisible et la campagne souriante qu'envahit jadis Picrochole. Déjà l'on nous indique la Roche-Clermault, la Devinière... La tour du Coudray domine les vignes de Quinquenays où la famille Rabelais possédait une petite maison de campagne.

A regret nous quittons le château, ses pierres et ses fleurs, et nous repassons sous la tour de l'Horloge où, dit-on, les heures sonnent sans discontinuer depuis des siècles. Chinon s'étage en panorama jusqu'à la rivière : voici le quartier et l'église Saint-Maurice; là-bas, la collcgiale de Saint-Mesme, Saint-Klienne; sur l'autre rive, le faubourg de Saint-Jacques-lcs-Ponts, et plus loin encore, à gauche, le confluent de la Vende.

L'église Saint-Mesme est rapidement visitée. Revenant sur nos pas, nous jetons un coup d'œil au Musée récemment organisé par les Amis du Vieux-Chinon. Cette Société, constituée depuis deux ans, poursuit heureusement l'utile but de conserver à la ville ses richesses et son aspect des anciens temps. Ce sont partout, à profusion, des maisons du XV^{e} et du XVI^{e} siècle ayant gardé leur antique caractère, particulièrement dans la rue Voltaire.

Nous gagnons ensuite le quai Charles VII, où nous attend l'affabilité de M. Tourlet, un aimable érudit qui consacre tous ses soins à l'histoire locale. M. Tourlet est aussi un collectionneur heureux. Il veut bien, en notre honneur, exhiber une série très complète — unique — de portraits gravés de

Rabelais dérivant, pour la plupart, de ces deux types : le portrait primordial de la Chronologie Collée et celui de Sarrabat. Tout en feuilletant les épreuves, nous apprenons que le faciès rabelaisien, consacré par la tradition, se remarque encore chez certains Chinonais. Puis M. Tourlet nous montre une précieuse bibliothèque consacrée à l'unique Alcofribas; elle renferme quelques pièces de grand prix : l'édition de Fr. Juste (1542), le Tiers Livre de 1546, l'Œuvre de 1553, etc.

Le déjeuner nous appelle, et l'hôtel de l'Union est assez éloigné. M. Benjamin Fournier, membre du Vieux Chinon, et M. le Dr Dubreuil-Chambardel, de Tours, assistent au repas, vivement expédié dans l'attente du départ.

A midi, les chars à bancs qui stationnent devant la porte sont promptement envahis, et chacun tire de sa poche un Gargantua, le bréviaire de l'après-midi. Nous adoptons le trajet même que suivit Gargantua pour rejoindre son père Grandgousier et lui porter secours. La Vienne franchie, le faubourg Saint-Jacques dépassé, on remarque à droite de la route actuelle les débris de l'ancien pont de la Nonnain, qui permettait de francliir les pâturages sans cesse inondés. A un kilomètre à peine, nous trouvons Parilly, proche les châteaux de Vaugaudry et de Vauguyon, ce dernier autrefois habité par des seigneurs amis de Rabelais. C'est à Parilly, on s'en souvient, que Gargantua connut la prise de la Roche-Clermault (livre I, chap. xxxiv).

Nous faisons halte pour visiter l'ancienne église romane, aujourd'hui désaffectée, puis nous remontons en voiture pour gagner la Roche-Clermault. Au cours de la route, M. Jules Richard, un très aimable Chinonais qui s'est improvisé notre guide et dont l'érudition géographique nous est d'un grand secours, nous signale au loin Brehemond, où furent élevées les vaches appelées à servir de nourrices au jeune fils de Gargameile. La route côtoie le Négron, petit ruisseau prompt à déborder et à envahir les prairies voisines, ce qui explique pourquoi l'armée de Gargantua dut franchir le gué de Vede « par basteaulx et pons legierement faictz » (livre I, chap. xlviii).

Arrivés près de la Roche-Clermault, nous entendons une musique champêtre. C'est jour d'Ascension, et les paysans d'alentour se sont réunis en une assemblée pour vider des piots de vin frais et manger de bonnes fouaces de Lerné. Les uns sont assis au soleil, sur des bancs, autour des tables alignées, tandis que d'autres errent lentement devant les baraques foraines ou s'arrêtent, impressionnés, devant les jeux séculaires expliqués par un homme en blouse, accroupi. Les voitures s'arrêtent; les postillons vont se rafraîchir de compagnie. Nous traversons le barrage du chemin de fer et gravissons les pentes que surplombe le château.

Un manoir du XVII^{e} siècle, modeste et paisible, remplace la forteresse de Picrochole. Le propriétaire, empressé, fait les honneurs et excite vivement notre curiosité en disant posséder d'anciens titres, des actes

de ventes. Il veut bien promettre de rechercher dans ces grimoires ce qui pourrait intéresser les lecteurs de notre Revue. Nous quittons le domaine pour suivre les boulevards qui l'entourent ; tout un pourtour de hautes murailles anciennes attestent un robuste passé et font mieux comprendre la valeur que dut déployer Gargantua pour réduire une aussi forte place. On relève la présence d'une chapelle dans l'enceinte du château.

La route se poursuit vaillamment. Nous traversons le gué de Vede, près le Moulin du Pont, et, sur place, nous constatons le bien fondé de l'opinion soutenue par M. Lefranc qui place ce fameux gué ici, tout près du château, à côté de la Saulsaye. La théorie ordinaire situait ce gué sur la Vende, à cinq kilomètres en amont de Chinon, élargissant ainsi outre mesure le champ des opérations et rendant les textes difficilement compréhensibles. L'opinion de M. Lefranc est maintenant admise, et, incidemment, un nouvel appoint vient l'étayer : tous les ruisseaux voisins, paraît-il, sont désignés sous le nom de *vendes* dans le parler chinonais.

Voici, à gauche, la plantureuse Saulsaye où Gargamelle accoucha soudainement pour avoir trop aimé les tripes. Puis, c'est la route de la Devinière et de Seuilly, bordée de majestueux noyers. L'un d'eux, sans doute, joua à frère Jean le mauvais tour de le retenir suspendu par son casque.

Nous mettons pied à terre et nous nous engageons dans un sentier fleuri d'aubépines; l'allure

devient plus vive, notre président, ému du zèle sacré, tient la tête de la colonne. Un vieux puits assailli d'iris et d'herbages, un grand tas de fumier, une grange où paraît la paille entassée, une ferme tranquille dans sa vie campagnarde : c'est la Devinière[2] !

La dernière maison à gauche, presque intacte, date de la fin du XV^e^ siècle. Là, très probablement, naquit vers 1495 Maître François, dans la chambre principale du premier étage. On accède directement à cette pièce par un curieux escalier de pierre dont le perron forme loggia celui-là même, apparemment, que Rabelais désigne sous le nom de grands degrés. Cette chambre, toute simple, sert de domicile aux fermiers; dans l'embrasure de la fenêtre est taillé un banc de pierre. C'est là, peut-être, que l'enfant apprit à lire, ayant sous les yeux le riant paysage de la vallée du Négron. Le mur, nouvellement recrépi, porte les traces d'anciennes inscriptions grecques et gothiques, — un ensemble de lettres donne ...*ELAIS*... — Quelle importance doit-on leur accorder ?

Nous sommes forcés de quitter trop vite cette maison si pleine de souvenirs. Après un regard rapide Jeté aux caves taillées à même le roc, une photographie générale du groupe des Rabelaisiens consacre cette première visite, en quelque sorte officielle, faite à la maison natale du Rieur.

---

[2] I. Pour une description détaillée de la Devinière, voir l'article d'A. Lefranc, *Revue des Études Rabelaisiennes*, t. III, p. 55 et suiv.

Les commentaires, les remarques vont leur train et déjà les voitures nous entraînent en vue de Lerné, dont nous devrons nous contenter d'apercevoir de loin le clocher et la tour. A notre gauche, sur le coteau opposé, se dresse l'imposant château du Coudray-Montpensier.

Les chevaux font demi-tour et nous ramènent devant la porte de l'ancienne abbaye de Seuilly. Par une faveur spéciale , la Société a obtenu l'accès du domaine. Il demeure un certain nombre de pierres du monastère où Rabelais fit ses études : une salle voûtée, fragment du cloître, un mur de l'église, des caves, des granges, l'aumônerie ; mais voilà le clos où frère Jean des Entommeurs, armé du bâton de la croix, sut si bien tailler en pièces les sept enseignes de fantassins auxquelles Picrochole avait commis le soin de ravager la vendange.

Notre dernière visite sera pour l'église voisine où fut baptisé vraisemblablement le grand Tourangeau. On nous signalera encore, entre Seuilly et la Devinière, le clos Rabelais, puis, au grand trot, nous regagnerons Chinon.

L'excursion est finie.

Dans le train qui nous ramène vers Paris, après cette équipée de deux jours, la saine fatigue qui nous assoupit ne peut cependant nous empêcher de dire notre satisfaction et la pleine réussite du pèlerinage. Tout en voyageant joveusemcnt, nous avons reçu du pays même une leçon profitable, et nous projetons déjà de nouvelles excursions pour l'an prochain.

Post-scriptum. — Nous tenons à remercier la Touraine républicaine, L'Union libérale, le Journal d'Indre-et-Loire et la Dépêche de Tours, qui ont très aimablement rendu compte de notre excursion dans leurs numéros du 12 mai 1907. Et nos lecteurs nous sauront gré, certainement, de reproduire quelques fragments du charmant article que M. Fernand Bournon a publié dans le *Journal des Débats* (11 mai 1907) :

« ... Et tandis que le convoy se desvaloit emmy les plaines beauceronnes, despourvues d'ombraiges comme déserts d'Arabie, conversoit et devisoit avecques ses compaignons messire Abel Lefranc, leur disant : « N'est-ce pas bien et sagement advisé d'avoir ainsy quitté et déserté, — pour ces deux jours seulement, — librairies, archives, grimoires, chartes et parchemins, libelles, traictez, mémoires, et en gênerai tout le scientifique labeur coutumier auquel avons besoigné durant ce long et fascheux hyver et qui aux uns faict visages pallides et blesmes comme faces lunaires, tandis qu'aux autres, suyvant complexion et humeur de nature, donne teint rouge et trop vermeil, ainsi que briques mal cuites ? Et combien esbahyseroit nostre cher Gargantua si aussi promptement avoit pu aller, comme nous faisons présentement, de Paris vers les rivages de Loyre et Vienne, luy allant défendre son vénérable père Grandgousier, traistreusement assailly par le félon Picrochole ! Certes, eust cru à quelque invention diabolique. » Et tous approuvoient, dodelinant de la teste, comme ont coutume

faire gens satisfaits, et rapidement arrivèrent, non sans avoir salué au passaige les inclytes chastels de Bloys, Chaumont et Amboyse, dans la belle cité que l'on vocite Tours...

« ... L'on fut souper et coucher à Chinon, but principal de l'expédition. Ah ! la charmante ville, restée moyenâgeuse et Renaissance si complètement que le costume moderne y est presque disparate et choquant; seules, les coiffes blanches des paysannes continuent la tradition. Et les ruines du château où Jeanne d'Arc vit pour la première fois le roi de France, et les quais de la Vienne, et ces rues étroites et mal pavées, il est vrai, mais si pittoresques, avec leurs ombrages de lilas débordant par-dessus les murs des propriétés! Afin d'obvier aux entreprises de municipalités parfois assez sottes pour vouloir moderniser, aligner, dénaturer le précieux legs du passé, une Société s'est constituée, il y a deux ans, sous le nom des Amis du Vieux-Chinon; elle a fondé un musée qui grandira, et un Bulletin, dont le premier fascicule vient de paraître. Les pèlerins regrettèrent l'absence de MM. le Dr Faucillon, Tourlet et Henry Grimaud, mais ils furent accueillis de la plus charmante façon par MM. Benjamin Fournier et Jules Richard, dont l'empressement ne s'est pas ralenti pendant toute cette journée d'hier...

« L'après-midi fut consacré (par un temps devenu radieux) à une excursion aux environs, sur les champs de bataille de la guerre picrocholine que Rabelais a placés dans le cadre même que son enfance et sa

jeunesse avaient eu sous les yeux. Trois chars, tant soit peu cahoteux, conduisirent les touristes au pont de la Nonnain, à Parillé (aujourd'hui Parilly) en vue de la Vauguyon et de Vaugaudry, à la Roche-Clermault, où Picrochole tenta, mais en vain, de résister à l'assaut des armées de Grandgousier et de Gargantua. Le château-fort d'alors a fait place à un manoir construit au XVII^e^ siècle, mais les anciennes fortifications du XIV^e^ siècle ont subsisté, justifiant encore l'impression qu'elles devaient produire, alors qu'elles étaient entières. Une heureuse coïncidence fit que c'était hier la fête, l'« Assemblée » de la Roche-Clermault. Tout le village, et aussi tout Chinon étaient là, dans la prairie, autour de quelques baraques foraines et écoutant des ménestrels de passage leur seriner, pour la vendre deux sous, la *Petite Tonkinoise*, hélas! Heureusement, à côté, on vendait de la « bonne fouace » de Lerné. Nos Rabelaisiens ne se firent pas faute d'en manger; c'est un gâteau de pâte friable, qui a l'aspect de la galette, sans en avoir le feuilleté ; il fallut, pour le faire passer, humer un piot de vin frais.

« On franchit le gué de Vède. Dans la *Revue des Études rabelaisiennes*, M. Lefranc a établi que c'est bien là, près de la Roche-Clermault, et non pas sur la Veude en amont de Chinon, qu'il faut placer le gué où la jument de Gargantua, se soulageant, trouva moyen de noyer tant d'ennemis. Le fait ainsi acquis rend claires et intelligibles toutes les opérations de la campagne picrocholine (liv. I, chap. 34), tandis qu'auparavant il fallait torturer le texte. Le Négron

passé, on gravit toute la côte pour arriver à la Devinière; c'est aujourd'hui un groupe de métairies, avec caves creusées dans le roc; quand la famille Rabelais en était propriétaire, c'était un seul enclos. Les visiteurs gravirent « les grands degrés » par où l'on accède dans la chambre où maître François a vu le jour; elle a conservé toute sa physionomie; ils contemplèrent avec respect ces vieilles poutrelles du plafond et la petite table de pierre, établie dans l'embrasure de la fenêtre où l'écolier traça sans doute ses premières lignes, tout en embrassant du regard le beau panorama de la plaine.

« La dernière visite fut pour Seuilly (jadis Souillé), l'abbaye où Rabelais fit ses études; c'est là qu'il dut connaître frère Jean des Entommeures et pourtraiturer d'après nature ce moine hardi et vigoureux qui, pour défendre les biens de l'abbaye, savait si bien manier le bâton de la croix. Aujourd'hui, le monastère est devenu une propriété particulière : on n'est admis que par faveur spéciale à voir ce qui a subsisté des vieux bâtiments : un fragment du cloître, un mur de l'église, l'aumônerie. L'heure impitoyable marchait; il fallut, à regret, reprendre le chemin de Chinon et, plus à regret encore, celui de Paris. »

Nous devons signaler également une chronique précise et vivante à la fois de M. Henri Clouzot, parue dans le *Magasin pittoresque* du ler juin 1907 et illustrée de curieux clichés :

On assure qu'Alphonse Daudet, — dit M. Henri Clouzot, — après avoir écrit *Tartarin*, n'osait plus

passer par Tarascon. J'imagine que Rabelais, après la publication à Lyon, par François Juste, de la *Vie inestimable du grant Gargantua*, ne se risqua guère à herboriser aux environs de Chinon, dans ce petit pays de deux à trois lieues de tour, où il a mis en scène la guerre picrocholine.

Ce point d'histoire, comme tant d'autres, n'est pas encore éclairci. Mais tandis que nous connaissons les pérégrinations de maître François dans toute la France, l'Allemagne et l'Italie, pourquoi aucun de ses biographes ne l'a-t-il rencontré après 1535, sur le chemin de Lerné à Chinon ?

Convenons-en. Même à une époque où la diffusion des écrits était fort lente, l'apparition du roman rabelaisien dut soulever un beau toile au pays de Picrochole, ce Tartarin du XVI^e^ siècle. Point de ménagements. Villages, abbayes, châteaux, fermes, chemins, ruisseaux, jusqu'à l'arbre du carrefour ou à la prairie plantée de saules, tout est désigné sous son véritable nom. Si une partie seulement des personnages sont imprimés tout vifs, les autres restent assez transparents pour que les contemporains n'aient pu s'y tromper.

Fait curieux ! Les commentateurs n'ont pas voulu d'une explication aussi simple. Ils sont allés chercher bien loin des allusions métaphoriques et des symboles obscurs quand il suffisait d'ouvrir les yeux. Il a fallu que M. Abel Lefranc, dans son cours au Collège de France, replaçât l'épopée rabelaisienne sur son véritable terrain, pour que l'on s'aperçût que le grand

Tourangeau avait pris pour acteurs ses propres compatriotes et pour théâtre son pays natal.

La constatation était trop aisée. On a mis trois siècles à la faire...

Enfin voici des extraits du discours prononcé par M. le docteur Le Double à l'Hôtel des Sociétés savantes de Tours, discours que nous voudrions pouvoir reproduire in extenso ; mais il a été publié dans la *Gazette médicale du Centre* (1er juin 1907, p. 81-83), sous ce titre : « Rabelais initiateur et précurseur de la méthode expérimentale ».

« ... A une époque où on ajoutait aveuglément foi aux racontars les plus fantastiques de tels ou tels voyageurs hâbleurs, voire même à des assertions dont il eût été très facile de contrôler l'inexactitude, Rabelais eut, Messieurs, le goût de l'observation et de l'expérimentation. Celui que la légende a accusé, sans raison, d'une intempérance moins avouable, ne fut qu'un véritable « goinfre de livres ». Mais il ne les dévorait pas pour s'emplir d'une vaine science de jnots et de formules, pour citer et répéter ce que d'autres avaient dit avant lui et s'asservir à la tradition, mais pour se rendre plus capable de découvrir lui-même les secrets de la nature physique et morale. Après s'être assimilé les œuvres des théologiens, des grammairiens, des historiens, des poètes, des philosophes, des grands navigateurs de l'antiquité et du moyen-âge et principalement celle des naturalistes et des médecins qui satisfaisaient mieux son penchant pour les sciences naturelles et la médecine, il a, à Fontenay-

le-Comte, durant l'été, muni de « cerfouettes, bêches, tranches et autres instruments requis à bien arborizer... passant par quelques près et aultres lieux herbus, visité les arbres et plantes, les conférant avec les livres des Anciens qui en ont escript, comme Théophraste, Dioscorides, Marinus, Pline, Nicander, Macer et Galen » et découvert la sexualité des plantes, — en prenant à tort, il est vrai, pour le mâle la femelle qui porte la graine, — « et comme en plusieurs plantes sont deux sexes : mâle et femelle, ce que voyons es lauriers, palmes, chênes, héouses, asphodèles, mandragore, fougère, agaric, aristolochie, cyprès, térébynthe, pouliot, péone et aultres » ; il a, à Montpellier, dans la saison des frimas, après avoir commenté les *Aphorismes* d'Hippocrate et l'*Ars parva* de Galien dans des cours où se pressait la foule des étudiants, fréquenté la salle de dissection de l'Université, « anatomisé » des cadavres fleurant mauvais et autour desquels pullulaient les mouches venimeuses, et, en faisant jouer scalpel, érigne et ciseau, reconnu et décrit, trois cents ans avant le chirurgien lyonnais Bonnet, l'aplatissement transversal de la portion cervicale de la trachée, comprimée par un goitre, et, deux cents ans avant le syphilographe Astruc, les lésions pathologiques du sarcocèle vénérien, pratiqué des « entommeures » de la cervelle et de la plèvre semblables à celles qui sont représentées dans les Traités modernes d'anatomie humaine de Beaunis et Bouchard et de Fort ; il a, à Lyon, dirigé, pendant deux ans, comme médecin en chef, « un grand

nosocome » et, en s'attardant au chevet du lit des malades dont l'histoire prêtait à quelque considération intéressante, ou des « navrez » dont les fractures ou les plaies nécessitaient l'application d'un appareil compliqué ou d'un pansement difficile, fixé le premier la symptomatologie de la stomatite mercurielle; distingué, plusieurs siècles avant Ricord, auquel on a élevé une statue à Paris, l'écoulement uréthral non virulent de l'écoulement uréthral virulent ; « extraict à grands renforts de bezicles, practiquant l'art de veoir choses non apparentes, comme enseigne Aristoteles », le « ciron » de la gale, rangée encore, en 1842, parmi les vices, les cachexies ou les phlegmasies; inventé ou perfectionné des instruments de chirurgie, un glossocomion, glottocomion ou solène mécanique pour la réduction des fractures de l'os de la cuisse et un syringotome pour débrider l'intestin hernie et étranglé; il a, dans l'une ou l'autre ou plusieurs des villes qu'il a successivement habitées, dû, enfin, parfois, « se desporter en Bracque ou es prés et jouer à la balle, à la paulme, à la pile trigone, etc., galantement s'exerçant le corps comme il avait l'âme auparavant exercé » pour avoir pu montrer les avantages de la gymnastique, indiquer même, avec une de ces débauches de style qui lui sont familières et où il est vraiment prodigieux par l'abondance des mots et les tours du langage, celui des exercices gymnastiques de fond, de force ou de vitesse auquel il faut recourir suivant qu'on veut développer les muscles, « exercer le thorax et le poulmon ou galentir les nerfs ».

Adversaire méprisant et résolu de cette éducation « toute livresque » dont a parlé Montaigne et de ces leçons ex cathedra qui se réduisaient à la lecture d'imprimés et de manuscrits traditionnels et se terminaient par de fastidieuses discussions où maîtres et élèves, oublieux des choses mêmes « s'embesoignaient après des paroles », il a, en prêchant d'exemple, recommandé instamment et à diverses reprises « l'estude des faicts de nature » et de « l'estât humain »...

« ... Messieurs, l'importance qu'a attachée à l'étude de l'anatomie et de la physiologie « le joyeulx compaignon et tant docte et gentil médecin chinonois », est également attestée par ce fait que sur les dix chapitres qui, dans l'épopée pantagruélique, sont, depuis la première jusqu'à la dernière ligne, réservés aux sciences, quatre le sont à la botanique, les chapitres XLIX, LI et LII du livre III où à propos de « la célèbre herbe nommée pantagruelion » (le chanvre) il est question de l'origine, de la culture, de l'organographie, de l'emploi industriel, des propriétés médicinales d'une infinité de plantes et de l'ennemi, végétal ou animal, de plusieurs d'entre elles, etc. ; et six à l'anatomie et à la physiologie de l'homme et des animaux, les chapitres xxx, xxxi et xxxii du livre IV où, par « Xénomanes, est anatomisé et descript Quaresmeprenant », les chapitres III et IV du livre III où Panurge « loue les debteurs et les emprunteurs « et qui n'est rien autre chose, ainsi que je l'ai prouvé, qu'un résumé succinct de la thèse de licence en

médecine de Rabelais, et le chapitre XXXI du livre V où il est fait mention, avec plus ou moins de détails, de tous les animaux, réels ou imaginaires, rencontrés par Pantagruel « dans l'isle de Frize, au pais de Satin ». A ce chapitre d'anatomie comparée il convient encore. Messieurs, d'ajouter maintes pages entières, où, de ci de là, en formulant ainsi un ensemble de faits positifs au lieu de ne s'appuyer que sur des préconceptions ficgves, en ne se bornant pas à brasser la matière ductile de l'esprit d'autrui, en s'occupant avec un égal bonheur de l'éléphant, du rhinocéros, du renne ou tarande, de la baleine, le plus grand des cétacés à grosse tête ou physétères, du pigeon voyageur d'origine arabe ou gozal, de l'hirondelle marine on dactyloptère volant, des Ascarides lombricoïdes, du sarcopte de la gale, du Dragonneau grivolet ou ver de médine, de la mouche des bœufs, de 1'« œstre junonique ou aultres telles bestes », maître François a préparé et annoncé Buffon, Lacépède, Daubenton, Lamarck et Cuvier... »

Le monde de Rabelais
www.tierslivre.net